

EUGÈNE

Lettre à mon dictateur

Éditions Slatkine, Genève, 2022



Eugène

Lettre
à mon dictateur

Nicolae,

*Je suis né dans le pays que tu es tyrannisé
pendant vingt-deux ans. Tes parents ont fait
ta police politique qui exploitait et terrori-
sait la population. À l'âge de six ans, j'ai
rejoint mes parents en Suisse, un pays qui se
méfie des chefs et change de président chaque
année. Tu as été famille l'année de mes vingt
ans. Aujourd'hui, j'en ai cinquante-deux.
Rente deux ans que tu habites dans ta tombe,
Nicolae!*

Slatkine

EUGÈNE

Lettre à mon dictateur

Roman, 190 pages
Genève, Éditions Slatkine, 2022
CHF 28.00
ISBN 978-2-832-11142-0
www.slatkine.com



Inhaltsübersicht / Bref résumé / Breve riassunto

Le dictateur, c'est Nicolae Ceausescu, avec qui Eugène, dont la famille a fui la Roumanie en 1974, règle ses comptes : souvenirs personnels et faits historiques s'entremêlent dans une lettre ouverte adressée tout autant au lecteur qu'à celui qui se faisait appeler le « Génie des Carapates ».

L'auteur recourt au grotesque, à l'autodérision et à l'ironie pour rendre compte avec sincérité et humour de l'absurdité du régime, du déracinement qu'ont vécu ses parents, son frère et lui, exilés à Lausanne, de sa découverte de la Suisse et de sa carrière d'écrivain. Surtout, il revient sur un secret de famille, dont la révélation le déstabilise : il apprend qu'il doit au dictateur d'être en vie, sa mère n'ayant pu avorter comme elle l'avait envisagé, gagnée par le désespoir, à cause d'un décret anti-avortement. Même mort, Ceausescu, le tyran haï, continue de peser sur l'existence et le destin d'Eugène : « Que faire de toi, à la fin ? T'ignorer ou te considérer comme une des personnes les plus importantes de ma vie ? »

Begründung des Vorschlags / Motivation de la proposition / Motivazione della proposta

La forme de la lettre ouverte permet à Eugène d'évoquer avec originalité l'Europe de son enfance et de son adolescence, coupée en deux par le Rideau de fer, et de renouveler la confrontation entre petite et grande histoire – presque un topos de la littérature contemporaine. Portée par une écriture tendue entre ironie et gravité, confession et pudeur, ce beau récit autobiographique réunit les thèmes qui traversent toute l'œuvre d'Eugène : la dictature, la migration, le langage, la filiation.

« *Lettre à mon dictateur* est un formidable roman autobiographique drôle et émouvant, sage et ludique, il retrace l'histoire récente à hauteur d'enfant. » Michel Audétat, *Le Matin Dimanche*, 21 août 2022

« *L'écrivain lausannois d'origine roumaine Eugène adresse une lettre au tyran Nicolae Ceausescu pour mieux s'en libérer. Un texte remarquable d'ironie et de courage, qui traverse l'histoire d'un pays, et la sienne.* » Julien Burri, *Le Temps*, 14 septembre 2022

Biografie / Biographie / Biografia

Né en 1969 à Bucarest, Eugène (de nom complet Eugène Meilz) vit depuis l'âge de six ans à Lausanne, où il a fait des études de lettres. Romancier, parolier, chroniqueur, scénariste, il enseigne à l'Institut littéraire suisse de Bienne et anime des ateliers d'écriture. Son récit *La Vallée de la jeunesse* (2007) a connu un grand succès en librairie et sur scène. *Lettre à mon dictateur* a obtenu un Prix suisse de littérature 2023.

Eugène

Lettre à mon dictateur

Nicolae,

Je suis né dans le pays que tu es tyrannisé pendant vingt-deux ans. Mes parents ont fui ta police politique qui espionnait et terrorisait la population. À l'âge de six ans, j'ai rejoint mes parents en Suède, un pays qui se mêle des chefs et change de président chaque année. Tu es été fusillé l'année de mes vingt ans. Aujourd'hui, j'en ai cinquante-deux. Vingt-deux ans que tu habites dans ta tombe Nicolae!

Slatkine

Un jour, ma mère m'a appris que j'avais une dette envers quelqu'un. Un type que ni elle ni moi n'aimions. Je ne savais pas quoi faire de cet aveu. Alors je l'ai enfoui dans ma « chambre des vérités embarrassantes ».

À cinquante ans, j'ai décidé d'écrire une lettre à cet odieux personnage. Pour mieux comprendre et peut-être me libérer de cette dette. Je croyais en avoir pour quelques soirs, mais ça m'a pris des mois. Car ce n'est pas tous les jours qu'on écrit à... Nicolae Ceaușescu, tyran de la Roumanie pendant vingt-deux ans.

Plus j'écrivais, plus je réalisais que Ceaușescu a toujours fait partie de ma vie. Même s'il a été fusillé l'année de mes vingt ans, il n'est pas sorti de mon existence pour autant. Au contraire.

Dans *Lettre à mon dictateur*, Eugène raconte avec sincérité et humour son parcours de migrant, puis d'écrivain. Il découvre que chez un dictateur, la « chambre des vérités embarrassantes » est vide, puisque celui-ci ose tout et se donne tous les droits.

ISBN 978-2-8321-1142-0



9 782832 111420

www.slatkine.com

Eugène

Lettre à mon dictateur

Avec le soutien de la Ville de Lausanne
et du canton de Vaud



Les Éditions Slatkine bénéficient
d'un soutien de l'Office fédéral de la culture
pour les années 2021-2024.



Éditions Slatkine
GENÈVE
2022

© 2022. Éditions Slatkine, Genève.
www.slatkine.com
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.
ISBN 978-2-8321-1142-0

*Les deux jours les plus importants
de votre vie sont
le jour où vous êtes né et
le jour où vous découvrez pourquoi.*

Mark Twain

Nicolae,

Je suis né dans le pays que tu as tyrannisé pendant vingt-deux ans. Mes parents ont fui ta police politique qui espionnait et terrorisait la population. À l'âge de six ans, j'ai rejoint mes parents en Suisse, un pays qui se méfie des chefs et change de président chaque année. Tu as été fusillé l'année de mes vingt ans. Aujourd'hui, j'en ai cinquante-deux. Trente-deux ans que tu habites dans ta tombe, Nicolae.

Je suis devenu quelqu'un que tu n'aurais sans doute pas apprécié. Mes histoires évoquent l'absurdité du monde. J'adore l'ironie et je considère l'autodérision comme salutaire.

Bref, je mets un point d'honneur à ne rien avoir en commun avec toi. Pourtant, je te dois quelque chose. J'ai une dette. Dérangante et irritante.

Au début, notre histoire était belle. Ton visage apparaissait sur des affiches collées sur

les murs, sur les palissades et sur de grandes toiles recouvrant les façades des immeubles. Pas une avenue de Bucarest sans ton portrait. Les piétons, les passagers des tramways, les automobilistes admiraient tes exploits.

Tu conduisais un tracteur à travers un champ de blé doré. Tu lâchais une colombe au-dessus d'une usine. Tu te penchais vers un groupe d'écoliers qui t'embrassaient en t'offrant des bouquets de roses. Tu me souriais à tous les coins de rue. À la maison, sur l'écran de la télévision en noir et blanc, ton visage surgissait chaque jour. Dans la cabine de pilotage d'un immense bateau, tu tenais le gouvernail que le capitaine t'avait cédé humblement. Tu donnais des ordres à des généraux à grosses casquettes qui t'écoutaient avec une attention inouïe. Tu montais dans des avions sous les flashes des photographes. Tu sortais d'une longue voiture noire d'un pas pressé. Juché au balcon d'un palais, tu saluais une foule qui pleurait de joie en écoutant tes discours. Sourire carnassier, tu posais à côté de l'ours des Carpates que tu venais de tirer.

Tout le monde t'aimait, et rien ne te faisait peur. J'avais l'impression que Dieu était membre de ma famille.

La propagande communiste ne fonctionnait pas que sur les enfants de cinq ans.

Au début de ton règne, en 1965, ta popularité n'était pas feinte. Ton peuple t'aimait pour

de bon. Trois ans plus tard, lorsque Moscou a envoyé les tanks écraser le Printemps de Prague, la Roumanie a été le seul pays du Pacte de Varsovie à ne pas expédier de soldats. Mieux ! Tu as condamné publiquement la répression organisée par le Kremlin : « L'invasion de la Tchécoslovaquie constitue une énorme erreur et un grave danger pour la paix en Europe et l'avenir du socialisme dans le monde ! » as-tu crié depuis le balcon du siège central du Parti communiste roumain, à Bucarest. Une foule immensément fière t'a applaudi.

Pacte de Varsovie, bloc de l'Est, URSS, mur de Berlin... Je te préviens, Nicolae, ces mots puent le formol. Aujourd'hui, les jeunes Européens n'imaginent pas que le continent a été coupé en deux pendant des décennies.

Je suis né dans le bloc de l'Est, six jours avant que Neil Armstrong ne marche dans la mer de la Tranquillité. En ce fameux juillet 1969, la Roumanie était le seul pays du bloc de l'Est à autoriser la retransmission télévisée de l'alunissage américain.

J' imagine les gynécologues et les infirmières de la maternité l'œil rivé sur la petite télévision installée dans le bureau du directeur. J' imagine les nuits blanches du personnel soignant : La fusée *Apollo* a-t-elle décollé ? La capsule est-elle en orbite autour de la lune ? Le module lunaire s'est-il détaché ? A-t-il atterri ? Les astronautes sont-ils sortis ? A-t-on marché sur la Lune ?

Grâce à toi, mes premières journées sur terre se sont déroulées dans une sorte d'allégresse cosmique. Je t'en sais gré.

Du point de vue de ma mère, les choses ne se sont pas déroulées si sereinement. Le bébé que j'étais se présentait mal : les pieds devant. Trop impatient de découvrir les joies du toboggan. Rien à faire pour me retourner. Le gynécologue a dû s'y résoudre : péridurale et césarienne. L'opération s'est bien déroulée. Ma mère n'a ni gémi ni hurlé comme à la naissance de mon frère aîné. Il n'empêche qu'elle éprouvait une sensation atroce. Comme si on lui remuait les tripes à pleines mains. Elle a fini par s'évanouir. Réveil quelques heures plus tard dans la fournaise de la salle commune. Les deux ventilateurs du plafond avaient décidé de faire la grève du vent.

Mes parents habitaient près de la gare du Nord, dans un ancien atelier d'artiste. Une seule pièce de vingt mètres carrés, avec kitchenette et salle de bains grande comme une tasse à café. Poêle en terre cuite dans un coin de la pièce qu'il fallait alimenter en bûches. La réserve de bois était dissimulée sous le plancher : une cave au sol en terre battue à laquelle on accédait par une trappe.

Rien à voir avec tes demeures cossues. Comme un affamé du luxe, tu passais de ton palais à ta villa et de ton château à ton pavillon de chasse. Non content de parcourir ta chère patrie, tu t'invitais chez les puissants de ce

monde. Du shah d'Iran au Grand Timonier Mao, qui n'as-tu pas chaleureusement embrassé ? Comme tu n'étais pas « aligné » sur la politique du Kremlin, les présidents occidentaux t'adoraient. Tu te rends compte, Nicolae ? Tu as voyagé aux États-Unis plus souvent que la reine d'Angleterre !

Chapeau bas. Tu savais mener ta barque.

En mai 1968, Charles de Gaulle t'a rendu visite durant une semaine. La fumée des voitures incendiées étouffait Paris ; le quartier Latin disparaissait sous les barricades ; les étudiants balançaient des pavés sur les six mille CRS venus les arrêter ; la Sorbonne était occupée par les étudiants débattant avec fièvre ; le mécontentement universitaire menaçait de s'étendre au monde ouvrier. Pourtant, de Gaulle n'a rien trouvé de plus urgent que de s'envoler pour Bucarest. Le samedi 18 mai, tandis qu'un million d'ouvriers en grève paralysaient la France, Charles de Gaulle s'est rendu à l'Université de Bucarest. Il y a été acclamé par des étudiants ravis.

L'été suivant, le président Nixon est venu te faire une petite visite de deux jours. Des milliers d'étudiants à travers l'Amérique conspuaient ce président honni qui avait envoyé un demi-million de GI passer le Vietnam au napalm. Mais, à l'Université de Bucarest, Nixon a eu droit à sa standing ovation !

J'imagine les chancelleries occidentales se passant l'information : « Vous êtes critiqué

dans votre pays ? Votre jeunesse vous déteste ? Vous n'osez plus quitter votre limousine dans votre propre capitale ? N'hésitez plus : offrez-vous un bain de foule dans la Roumanie de Ceaușescu. Applaudimètre en folie. Ambiance bon enfant garantie. »

Ne blâmons pas la jeunesse roumaine acclamant Nixon. Ces débordements de joie envers des présidents étrangers témoignaient avant tout d'une soif d'ouverture. La liberté de mouvement était morte en même temps que la proclamation de la République populaire roumaine, après la Seconde Guerre mondiale.

En 1961, la construction d'un mur à travers Berlin a fait office de symbole pour tout le continent. Appelé « mur de la liberté » par l'Allemagne de l'Est qui l'a érigé et « mur de la honte » par les Allemands de l'Ouest. Libres, parce qu'emmurés ? La propagande communiste osait tout.

Toutefois, dans la Roumanie que tu dirigeais, de brefs voyages à l'étranger étaient tolérés. Pour s'assurer le retour au bercail, ta Commission nationale des visas et des passeports s'appuyait sur une règle simple : la séparation des proches. S'il s'agissait d'un couple sans enfant, alors un des deux partenaires passait la frontière, tandis que l'autre restait au pays. S'il s'agissait d'une famille, alors les parents voyageaient sans leurs enfants. Retour assuré.

Sauf que non.

Mon père et ma mère ont obtenu un visa touristique de trente jours. Mon frère – âgé de sept ans – et moi – âgé de cinq – avons été confiés à notre tante, notre oncle et notre grand-mère. Mes parents ont quitté ta capitale par un matin ensoleillé de juillet 1974. À bord de leur Renault 4 fabriquée en Roumanie sous la marque Dacia, ils ont foncé en direction de la ville de Timișoara, à l'ouest du pays.

Ils ont prévu une petite mise en scène pour tes douaniers. Comme tu t'en souviens certainement, tes citoyens n'étaient autorisés à sortir du pays qu'une petite somme d'argent. Ponctuellement, les douaniers fouillaient les véhicules. Si le montant autorisé était dépassé, le surplus passait dans leurs poches. Mon père et ma mère ont étalé leur pauvreté en disposant deux plaids sur la banquette arrière :

– Nous n'avons pas de quoi passer ne serait-ce qu'une seule nuit à hôtel. On dormira dans la Dacia.

– D'accord, d'accord. Circulez.

Je vais te confier un secret, Nicolae. En réalité, mon père et ma mère ont planqué une grosse liasse de dollars dans leurs affaires. Tu veux savoir où ? Aujourd'hui, il y a prescription. Je peux te révéler que les dollars étaient bien au chaud dans le bocal de Nescafé ! Qu'est-ce que tu dis de ça ? Tes flics n'y ont vu que du feu.

Mes parents ont roulé en Hongrie comme on traverse un tunnel en feu. Pied au plancher, ils ont parcouru le dernier pays du bloc de l'Est sans même marquer de pause à Budapest. Ils ont fini les sandwiches au fromage et vidé le thermos de café en roulant. Ils te fuyaient. Ils te fuyaient à cent kilomètres à l'heure. Mais dans leur tête, dans leur cœur, ils se traînaient. On ne te fuit jamais assez vite...

En fin d'après-midi, les deux touristes ont franchi le rideau de fer. Immense émotion pour ma mère qui n'avait encore jamais quitté le bloc de l'Est, tandis que mon père restait concentré sur la circulation. De toute façon, quelques années plus tôt, il avait eu droit à un voyage à Paris avec ses collègues de l'Institut de physique atomique : il avait respiré « l'air de la liberté », comme il disait.

Prochaine étape : Vienne. Dans cette ville inconnue, ancienne capitale d'un empire disparu, ils se sont mal repérés. Finalement, la Grande Roue du Prater a fait office de phare dans la nuit. Peu avant minuit, ils ont immobilisé la Dacia sous un platane, ont tiré les plaids sur eux et, main dans la main, se sont endormis. Ils se sont promis de revenir ici un jour si leur plan se déroulait comme prévu, pour monter dans la Grande Roue.

Le lendemain, la Dacia a traversé l'Autriche d'est en ouest. Ils ont fini par s'égarer dans les Alpes. Ma mère ne connaissait que la chaîne des Carpates, dont les plus hauts sommets ne

dépassaient pas mille cinq cents mètres. Elle a eu la frayeur de sa vie sur les lacets alpins, non loin d'Innsbruck. Ils ont passé la frontière suisse près du lac de Constance. Épuisés, ils ont décidé de parquer la voiture au bord du lac. Ils se sont endormis comme des bienheureux, en admirant la lune se refléter dans l'eau. Les traîtres à la patrie ont une âme romantique...

Aube saluée avec du Nescafé froid. Quelques biscuits de qualité roumaine (donc farineux) en guise de petit-déjeuner. Et en voiture ! Ah ! les autoroutes helvétiques ! Aucune aspérité, pas la moindre bosse à éviter : de vraies tables de billard. Des merveilles construites depuis dix ans par des ouvriers espagnols, portugais et italiens à qui les autorités suisses interdisaient le regroupement familial. Mais, ça, mes parents l'ignoraient.

Destination finale : Lausanne. Ne sachant où s'arrêter, mon père a parké la Dacia dans le quartier Sous-Gare, boulevard de Grancy très exactement.

Pas un papier d'emballage sur le trottoir, des bacs de bégonias sur lesquels aucun chien errant n'a pissé, une boulangerie vendant du pain aux cinq céréales, des tartes aux cerises et de la brioche. Un kiosque où on trouvait *Le Monde*, *The New York Times*, *Der Spiegel*. Et surtout aucun portrait de toi nulle part ! « Nous sommes arrivés au paradis », a murmuré ma mère.

Maintenant le coup de fil.

Une ancienne collègue de mon père avait obtenu le statut de réfugié politique deux ans plus tôt. Elle se prénomma Angela, et son mari, Mircea. C'était leur contact. Mon père avait planqué leur numéro de téléphone dans sa chaussette. Ma mère s'est rendue au kiosque pour faire de la monnaie (mon père était trop timide pour oser parler français). Le poing rempli de pièces de vingt centimes, il est entré dans la cabine téléphonique du boulevard de Grancy pour composer le numéro de son ex-collègue. De cet appel dépendait son avenir, celui de ses deux enfants et de toute la famille Meiltz.

Ça n'a pas répondu. Après avoir parcouru trois fois le mode d'emploi d'une cabine téléphonique suisse (rigoureusement identique à celui de n'importe quelle cabine téléphonique dans le monde), mon père a répété l'opération. Aucun résultat. Puis ils ont réfléchi. Il n'était que treize heures trente. Angela devait être au travail. Ils la rappelleraient en fin d'après-midi.

Mes parents ont arpenté les six cents mètres du boulevard de Grancy dans un sens, puis dans l'autre. Ils ignoraient qu'il s'agissait du seul et unique boulevard de Lausanne. Un siècle plutôt, les bourgeois de la ville avaient décidé de tracer une belle artère au milieu des vignes. Une ville sans boulevard faisait trop plouc. On y a construit de beaux appartements avec vue sur le Léman.

Mircea est venu les chercher à dix-neuf heures. Il a invité les nouveaux venus à dormir à la maison. Ils habitaient en dehors de Lausanne, dans un immeuble au bord des champs. Les Roumains en exil se sont embrassés, congratulés et tapés dans le dos. Pourtant une ombre ternissait cette joie. Le même nuage noir planait au-dessus de Mircea et Angela. Leurs deux enfants étaient restés en Roumanie ; ils tentaient de les arracher de tes griffes.

Après avoir mangé des *sarmale* cuisinées avec des feuilles de vignes achetées dans un magasin grec, les deux couples se sont installés au salon pour fumer et discuter.

Mes parents voulaient savoir comment obtenir le statut de réfugié politique. Est-ce que les autorités helvétiques acceptaient facilement le regroupement familial ? Mircea a raconté que l'année précédente, suite à la chute du président Allende au Chili et l'arrivée au pouvoir du général Pinochet, la Suisse avait déclaré ne pas avoir la capacité d'accueillir de réfugiés. Par contre, les réfugiés des pays de l'Est étaient toujours les bienvenus. Mon père ne comprenait pas cette injustice.

– La Suisse est un pays de droite, a résumé Mircea en rigolant.

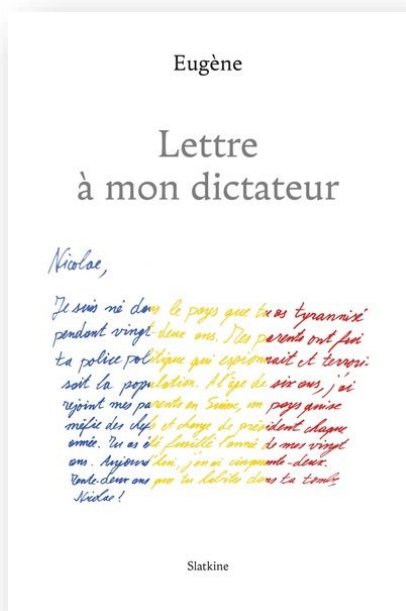
Joie profonde sur le visage de mes parents. Chaque réfugié fuyant le bloc de l'Est était la preuve vivante que le système communiste ne fonctionnait pas. Cela discréditait le Parti socialiste suisse. En revanche, les malheureux

EUGÈNE

Lettre à mon dictateur

Éditions Slatkine, Genève, 2022

Pressedossier
Dossier de presse
Materiale stampa





Littérature

Au dictateur Nicolae, de la part d'Eugène

Le Lausannois d'origine roumaine écrit au «présent absent» qui a pesé sur sa vie. Touchant et nécessaire.

Caroline Rieder

Ce livre-là, Eugène l'a écrit la nuit, pour ne pas empiéter sur le temps passé avec ses proches. «Il était hors de question que je dise à mon fils que je ne pouvais pas jouer avec lui parce que j'écrivais à un dictateur», relève-t-il au téléphone. Le jour tombé, l'auteur lausannois se remémorait les heures sombres de la Roumanie, le pays dans lequel il est né en 1969. Dans une longue missive à Nicolae Ceausescu, il retrace à la fois la trajectoire d'une nation qui a vécu vingt-deux ans sous le joug du tyran, et le poids que ce dernier a eu sur sa vie à lui. Eugène Meiltz a pourtant quitté Bucarest à l'âge de 6 ans...

Imaginez plutôt la terreur que le chef d'État roumain inspirait aux concitoyens: parmi les nombreuses anecdotes qui jalonnent cette «Lettre à mon dictateur» en lice pour le Prix des lecteurs de la ville de Lausanne figure cette scène: une amie, venue du pays avec un visa touristique tandis que son mari restait là-bas, se met à chuchoter dans le salon de la famille Meiltz qui lui demande des nouvelles de Bucarest. «À ce moment-là je me suis dit que



Fuyant la dictature, les parents d'Eugène ont débarqué à Lausanne en 1974 au boulevard de Grancy, où l'écrivain pose pour la photo. ODILE MEYLAN

c'était comme si Ceausescu était derrière la paroi. J'ai compris que les choses étaient un peu plus compliquées que de considérer qu'il était là-bas, et moi ici.»

Dans «La Vallée de la Jeunesse», paru en 2007 à La Joie de lire et qui a connu un grand succès, l'auteur évoquait son enfance en vingt objets, dix pour la part heureuse, dix pour la part triste. Ceausescu y était déjà présent, sans épuiser pour autant le sujet de cette «présence absente». «On m'a souvent demandé pourquoi je ne faisais pas une suite, mais je ne me voyais pas reprendre la même logique.»

La forme de son plus récent texte, qui s'inscrit dans le prolongement de celui sorti en 2007, il la trouve alors qu'il participe à un projet d'échanges de lettres organisé par le Théâtre Le Reflet à Vevey: des adolescents devaient écrire une missive fictive à un destinataire inédit et la soumettre à des écrivains. «Celle que j'ai reçue d'une jeune fille m'a tellement bouleversée qu'il me fallait jouer le jeu. J'ai d'abord écrit cinq lignes à Ceausescu, puis je

me suis rendu compte que j'avais beaucoup plus à dire, et mes souvenirs liés à la dictature ont trouvé un lieu pour exister.» Car



«J'ai d'abord écrit cinq lignes à Ceausescu, puis je me suis rendu compte que j'avais beaucoup plus à dire»

Eugène, écrivain

c'est aussi un livre sur les ravages du totalitarisme.

Absurdité et peur

Dans un récit à la fois personnel et documenté, où la gravité du propos et la dénonciation de l'absurdité de certaines situations n'empêchent pas les touches d'humour, l'écrivain remonte le fil de ce long compagnonnage avec un personnage avec lequel il ne voulait rien avoir à faire. L'on suit l'arrivée de ses parents au boulevard de Grancy à Lausanne en 1974, les difficultés pour les faire venir lui et son frère aîné dix-sept mois plus tard, ou son premier voyage en Roumanie malgré la réaction catastrophée de ses parents, alors que la dictature n'était pas encore tombée.

Parmi les moments forts du livre également, le procès ubuesque de l'autoproclamé «génie des Carpates» et de sa femme, sous forme de minipièce de théâtre, mais aussi le rappel de la découverte des orphelinats mouroirs après l'exécution du couple présidentiel. En filigrane aussi, ce palais de tous les superlatifs, parfaite illustration de la folie des

grandeurs d'un dirigeant qui a frayé avec tous les dictateurs de son époque, et «décrété la folie» dans son pays.

«Faire la paix»

À chaque fois que l'auteur croit qu'il en a fini avec celui qu'il apostrophe ironiquement par un «Nicolae» subsiste ce sentiment d'être lié à lui. Tout le livre avance vers cette fin où sera révélée une dette «dérangeante et irritante» annoncée en début de texte. Une dette que nous ne dévoilerons pas, tout comme le dernier mot, «que j'ai eu beaucoup de peine à écrire». Le texte, cependant, donne enfin à Eugène l'impression d'avoir «bouclé la boucle. C'est aussi une façon de faire la paix, d'aller vers l'apaisement. J'avais tellement de colère en moi quand j'ai commencé à l'écrire.»

Ce qui reste ouvert, c'est la question de l'identité: «On n'en a jamais fini. C'est comme un puzzle, un puzzle en mouvement.» Comment se définit-il, lui qui écrit ne se sentir «ni tout à fait suisse ni complètement roumain»? S'il devait se trouver un pays, ce serait plutôt la langue française: «C'est celle dans laquelle je fais le plus facilement de l'humour et c'est aussi celle que j'ai choisi de transmettre à mon fils.»

«Lettre à mon dictateur»

Eugène

Éd. Slatkine, 188 p.

L'auteur sera en dédicaces au Livre sur les quais à Morges, de ve 2 au di 4 septembre.

www.livresurlesquais.ch



TOUT UN ROMAN D

LE ROMANESQUE DANS LA VIE DE...

Eugène

L'auteur du roman «La vallée de la jeunesse» nous avait déjà confié son enfance au cœur de la Roumanie de Ceausescu. Mais cette fois, l'écrivain Eugène Meiltz nous raconte sa passion pour... «Star Wars», qu'il partage aujourd'hui avec son fils.

Propos recueillis par **Nina Devaux** – Photo **Julie de Tribolet**

«**J**e me souviens d'un *Illustré* de 1977 dans lequel il y avait des photos d'extra-terrestres. C'était pour la sortie de l'épisode IV de *Star Wars*, *Un nouvel espoir*. Du haut de mes 8 ans, je ne comprenais pas que c'était un film, je croyais qu'on avait vraiment photographié des extraterrestres. Trois ans plus tard, j'ai découvert *Star Wars* en allant voir *L'Empire contre-attaque* au cinéma. Je suis devenu ultra-fan, à tel point que j'ai rêvé durant plusieurs années de posséder la maquette du film. A l'occasion de l'anniversaire de mes 14 ans, mes parents ont décidé de me donner de quoi l'acheter. Il y avait les AT-AT, des vaisseaux rebelles, plein de soldats et même une plaque ondulée qui imitait la glace de la planète Hoth, je l'adorais.





Aujourd'hui, je n'ai malheureusement plus cette maquette. J'ai dû m'en séparer vers 17 ou 18 ans pour faire de la place et sans doute aussi parce que j'avais un peu honte. Quand on grandit, on a tendance à renier nos périodes, nos époques. On fait le ménage et on le fait trop. Mais chaque année d'adolescence passée est importante, ça veut dire qu'on grandit.

Cette passion ne m'a pas quitté pour autant. En 2008, je souhaitais adapter en spectacle mon roman *La vallée*

de la jeunesse (Ed. La Joie de lire), paru une année plus tôt, et je me suis naturellement adressé à Christian Denisart, ami d'enfance, pour la mise en scène. La tradition du théâtre veut qu'on offre un cadeau le jour de la première et Christian est arrivé avec un énorme paquet. C'était une maquette *Star Wars* de la bataille de Hoth et c'était vraiment très beau. Elle était encore plus grande que celle de mon enfance. L'adulte que j'étais n'a pas ouvert la boîte le soir même et s'est dit qu'il l'offrirait un jour à son garçon ou à sa fille.

Je suis finalement devenu papa huit ans plus tard, d'un petit garçon, Bogdan. Ne pouvant pas lui offrir ce cadeau tout de suite, j'ai décidé d'attendre et de cultiver avec lui cette passion pour *Star Wars*, histoire que ça ne tombe pas du ciel. Ça a très bien fonctionné, il est devenu fan! Je me suis dit qu'un jour je devrais essayer avec la mythologie grecque pour voir. Bogdan adore *Star Wars*. Le matin, quand je l'emmène à l'école, on écoute même la musique de *La marche impériale* dans une version chantée par les Minions, l'autre est trop martiale.

Cette année, mon fils a eu 6 ans et j'ai pris la décision



de lui offrir cette immense boîte qui était restée là, soigneusement emballée depuis quatorze ans. Averti que j'allais lui offrir quelque chose de spécial durant les fêtes de Pâques, il m'a demandé si le cadeau avait un rapport avec *Star Wars*, mais le secret a tenu jusqu'au jour J! Quand Bogdan a appris que ce cadeau l'attendait depuis quatorze ans, il n'y croyait pas, c'était énorme. A vrai dire, j'ai été moi-même surpris par ma patience. Mais faire un enfant, c'est mettre le temps de son côté.» ●



Son actualité

Lettre à mon dictateur, aux Éditions Slatkine. A 50 ans, Eugène a décidé d'écrire une lettre à cet odieux personnage qu'était Nicolae Ceausescu, tyran de la Roumanie pendant vingt-deux ans.



CHER DICTATEUR



Le dirigeant roumain, fusillé en 1989, hante encore la mémoire collective du pays. KEYSTONE

Eugène ► L'écrivain lausannois d'origine roumaine adresse une lettre au tyran Nicolae Ceausescu pour mieux s'en libérer. Un texte remarquable d'ironie et de courage, qui traverse l'histoire d'un pays, et la sienne.

D'abord, cela a prêté à sourire. «J'apprécie profondément votre acte historique d'instituer un sceptre présidentiel», télégrammait le facétieux Salvador Dali à Nicolae Ceausescu, président

délinquant de cette République socialiste de Roumanie bientôt transformée en dictature. Alors, cela n'a plus fait rire du tout. Tous ceux qui l'ont pu ont quitté ce régime totalitaire orné d'un palais absurde pharaonique, doté d'une police secrète tyrannique et peuplé de centaines de milliers d'enfants abandonnés à leur sort dans d'effroyables orphelinats.

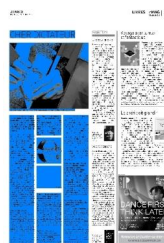
C'est à l'âge de 6 ans qu'Eugène, né à Bucarest, a pu rejoindre ses parents à Lausanne.

Il en avait 20 lorsque l'autoproclamé «génie des Carpates» a été fusillé à la suite d'une parodie de procès. Et c'est à 50 ans que l'écrivain, désormais enseignant à l'Institut littéraire de Bienne, s'est mis à écrire cette *Lettre à mon dictateur* (postée dès parution à l'adresse de son cimetière!), qui traverse avec une vivace éloquence l'histoire d'un pays, et la sienne. Un texte autobiographique remarquable d'ironie mais surtout de courage. Interview.

Genève

Le Courrier
1211 Genève 8
022/ 809 55 66
<https://lecourrier.ch/>

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 7'081
Parution: 5x/semaine



Page: 25
Surface: 57'318 mm²



Éditions Slatkine
GENÈVE

Ordre: 844003
N° de thème: 844.003
Référence: 85579243
Coupage Page: 2/2

D'où est venu le besoin, à la cinquantaine, d'écrire au dictateur de votre enfance?

Eugène: L'idée est née d'un projet du Théâtre Le Reflet, à Vevey, qui demandait à des adolescents d'écrire une lettre inédite à quelqu'un. Une vingtaine d'auteurs et d'auteures avaient été conviés pour réagir en écrivant à leur tour. Comme la lettre que j'ai reçue m'a profondément touché, j'ai voulu répondre avec ma propre lettre inédite... à Ceausescu. Et après cinq lignes, j'ai compris que j'avais beaucoup plus à lui dire! Le moment était venu de faire le point sur ce que je lui dois, mais aussi sur ce que lui me doit. Car je continue à être invité dans les écoles pour parler de *La Vallée de la jeunesse*, ouvrage sorti en 2007, dans lequel je raconte parmi d'autres choses les vingt-deux ans de sa dictature à des enfants qui n'en ont jamais entendu parler.



«Ma mère m'a avoué que j'étais né grâce à son décret contre l'avortement»

Eugène

Dans cette lettre, vous tutoyez le tyran roumain. Vous est-il devenu à ce point intime?

Je n'avais encore jamais écrit sous forme d'adresse, et j'aimais bien ce tutoiement qui crée une grande proximité. D'autant que je ne me voyais pas lui donner du «vous», car tous les camarades se tutoyaient à l'époque communiste, il aurait trouvé le vouvoiement trop bourgeois. Et comme m'a mère m'a avoué que j'étais né grâce à son décret qui interdisait l'avortement, je m'en sentais proche d'une certaine façon.

Après avoir eu recours à l'imaginaire pour évoquer cette dictature dans *Pamukalie, pays fabuleux* (2003), pourquoi vous en tenir ici au réel?

Il m'est déjà arrivé d'écrire une histoire comme si c'était de la fiction, et d'y revenir plus tard en avouant que tout était réel. C'est que la réalité est parfois si romanesque, si ubuesque... Cette lettre me donnait surtout l'occasion de me promener dans plein de souvenirs. Pour leur donner forme, il m'a fallu les documenter précisément, par exemple pour retranscrire *in extenso* le procès des Ceausescu, dont le Bernois Milo Rau a certes tiré une reconstitution théâtrale, mais en omettant certains passages. J'ai aussi fait des recherches pour comprendre comment son palais avait été construit, sous les ordres d'un homme qui ne savait pas lire un

plan et qui avait besoin de maquettes à l'échelle 1/1 pour se le représenter...

Ce livre est également le récit de votre «migration intérieure» d'une langue à l'autre.

Envisagez-vous de traduire votre *Lettre en roumain*?

Je ne maîtrise pas assez la langue pour la traduire moi-même, mais je serais très heureux qu'elle puisse être publiée en roumain. Cela participerait au débat qui continue d'exister sur la mémoire et l'héritage de Ceausescu, dont l'influence sur les mentalités et sur la société est toujours importante. Ce serait une manière de boucler la boucle.

Avec ce texte, avez-vous l'impression de vous être enfin débarrassé de cette figure encombrante?

Je crois que oui. Le moteur de mon texte, au début, c'est vraiment la colère, le ressentiment, la stupeur devant les faits et gestes de cet homme. Mais au fil de l'écriture, parvenu au milieu de mon texte, je me suis demandé comment cela devait se terminer. Et lorsque j'ai trouvé le dernier mot, «merci», j'ai d'abord ressenti un sursaut de révolte... car un dictateur ne se remercie pas! Avant d'évoluer avec le texte pour aller enfin vers une forme d'apaisement.

THIERRY RABOUD / LA LIBERTÉ

Eugène, *Lettre à mon dictateur*, Ed. Slatkine, 2022, 190 pp.

**> Mot à mot**

Chaque semaine,
une rencontre
avec des auteurs,
des autrices
qui font l'actualité

«Je n'aurais jamais osé fuir sans mon fils»

L'écrivain Eugène publie une lettre ouverte au dictateur roumain Nicolae Ceausescu, et revient sur l'exil de ses parents, arrivés à Lausanne en 1974. Sa missive dresse par l'intime le portrait d'une Europe coupée en deux

Julien Burri

Le nouveau livre d'Eugène est écrit sous forme de lettre. Une missive à un homme qu'il déteste, mais auquel, selon lui, il doit beaucoup: Nicolae Ceausescu. Oui, le dictateur roumain qui accapara le pouvoir entre 1965 et 1989, celui qui se faisait appeler «le génie des Carpates», «le Danube de la pensée», ou «le firmament de l'humanité» et affamait son peuple.

C'est sa redoutable police secrète, la Securitate, que les parents d'Eugène ont fuie en 1974, dans leur Dacia, pour se retrouver à Lausanne. Leurs économies étaient cachées dans leurs bagages, dans un bocal de Nescafé. Ils avaient prétexté des vacances à l'Ouest, contraints de laisser leurs deux fils de 7 et 5 ans derrière eux, avec le fervent espoir qu'ils pourraient les faire venir par la suite (le régime, pour empêcher l'exode de ses citoyens, interdisait aux parents de voyager avec leurs enfants).

Un procès tragicomique

Dix-sept mois plus tard, Eugène peut rejoindre la Suisse avec son frère. Il a 6 ans. «Juste avant d'embarquer dans l'avion, tes douaniers m'ont fouillé» écrit-il dans *Lettre à mon dictateur*. «Une femme à képi a déniché dans la poche droite de mon pantalon un petit soldat en plastique. Confisqué. Mes larmes ont coulé. Il n'y a pas de petit plaisir quand on est douanier. L'avion à hélice a décollé une heure plus tard.» Ce n'est qu'en 1988, une fois devenu Suisse, qu'il peut imaginer revoir son pays d'origine. Ce sera en juillet 1989, durant un rocambolesque voyage à Bucarest avec deux amis, quelques mois avant que le peuple roumain ne renverse enfin son président devenu fou.

Le procès expéditif et la mise à mort du couple présidentiel sont annoncés par les médias le soir de Noël 1989. «Un procès indigne d'une démocratie, mené par une accusation qui n'avait pas fait son travail», regrette l'écrivain. Les preuves accablantes pourtant



ne manquaient pas: un peuple affamé, des villages rasés pour reloger de force les paysans dans des HLM, des milliers d'enfants maltraités dans les orphelinats du pays... Ce n'est là qu'un échantillon de la méthode Ceausescu. Dans son livre, Eugène le raconte aussi, ce procès, sous la forme d'une pièce de théâtre tragicomique.

A Lausanne, où il vit, l'écrivain nous a donné rendez-vous dans un café. Dans ses mains, il manipule un stylo en bois sur lequel on peut lire: «Ô pouvoir des mots». Comme s'il en avait besoin pour trouver les mots justes.

Il est retourné en Roumanie après la chute de celui qu'il apostrophe dans son texte sous le nom de «Nicolae». Il a visité son palais. Le dictateur, qui ne savait pas lire un plan, le faisait modifier chaque mois, démolissant des salles pour les faire bâtir en plus grand. Troisième plus vaste bâtiment du monde, il s'étend sur 350 000 mètres carrés; un délire de pierre qui a coûté la vie à plusieurs ouvriers. Un temple vide et inutile.

Eugène retourne aussi dans le quartier de son enfance, une visite qui donne lieu à l'un des passages les plus saisissants du livre. Sur place, il voit une meute de chiens errants s'en prendre à une femme et lui voler son sac à commissions.

En devenant Suisse, Eugen Meiltz a francisé son prénom. Ce prénom est devenu son nom de plume. Lorsqu'il commence à publier, en 1995, il estime n'avoir rien d'intéressant à dire. «Je pensais qu'il ne m'était rien arrivé, qu'il fallait imaginer une histoire, que la réalité ne suffisait pas. Mais si on dit qu'il ne nous est rien arrivé, cela revient à prétendre qu'on est interchangeable et ce n'est pas vrai. On a tous des expériences personnelles, une façon de se positionner, un point de vue particulier. Il faut savoir remarquer le hors norme, le hors du commun qui nous entoure.» La Roumanie dans laquelle il est né, par exemple. «Comment fonctionne une dictature, cela mérite d'être raconté», confie-t-il. Ou la Suisse dans laquelle il a grandi, et son rapport paradoxal aux étrangers.

Au cœur de son œuvre riche et protéiforme, il ne cesse de creuser son lien avec sa terre natale, toujours du point de vue suisse, avec humour et émotion. *Pamukalie, pays fabuleux* (Autrement, 2003) guide d'un pays qui n'existe pas, évoque furieusement la Roumanie. *La Vallée de la Jeunesse* revisite sa vie à travers 20 objets et tisse de nombreux liens avec «l'autre côté du monde», cet Est interdit,

derrière le Rideau de fer (La Joie de lire, 2007, Prix des auditeurs de la RTS 2008).

Un ancêtre en Crimée

Si son père refusera toujours de remettre les pieds dans son pays d'origine, par ses écrits, Eugène tisse des liens entre le passé et le présent, le proche et le lointain. Il fait retour, par les mots, en Roumanie, pour raconter l'histoire familiale. A propos, Meiltz est un nom français, qui avait déjà traversé les frontières, mais en sens inverse. «Sous Napoléon III, un de mes ancêtres a quitté la France pour aller faire la guerre en Crimée, à Sébastopol. Il n'est pas rentré, il est resté en Roumanie et a ouvert une école.» Mais c'est une autre histoire...

Aujourd'hui, Eugène est père d'un petit garçon de 6 ans, l'âge qu'il avait lui-même lorsqu'il est arrivé en Suisse. «Je me rends compte à présent du courage qu'ont eu mes parents. A leur place, jamais je n'aurais osé partir sans mon fils.»

Un autre dictateur est depuis entré en guerre. Il pèse, lui aussi, sur l'histoire familiale. Alexandra Kaourova, l'épouse d'Eugène, est Russe d'origine. Le couple a coécrit des ouvrages en lien avec la Russie, notamment *Phénomène Stalker* (L'Age d'Homme, 2015), sur le très beau film d'Andrei Tarkovski, *Stalker*, sorti sur les écrans en 1979. En parallèle, le couple avait monté une exposition à la Maison d'Ailleurs, à Yverdon, avec la collaboration du décorateur du film, Rashit Safiullin. Avec la guerre en Ukraine menée par Poutine, une telle exposition serait aujourd'hui difficile à mettre sur pied.

En famille, Eugène parle français, son épouse russe. Depuis le début de l'invasion de l'Ukraine, Alexandra se démène pour trouver des places d'accueil pour les familles de réfugiés.

Reconnaissance de dette

Sélectionné pour le Prix des lecteurs de la ville de Lausanne, *Lettre à mon dictateur* est un autoportrait. Il mêle habilement histoire personnelle et informations historiques. Il parle autant de la Suisse que d'une Europe coupée en deux. «La génération EasyJet l'a oublié. Aller à l'Est, avant la chute du Mur, était un événement.» On y voit aussi une dictature à l'œuvre, son fonctionnement et ses effets.

Ce livre est enfin l'occasion pour l'écrivain de dire sa reconnaissance à ses parents.

LE TEMPS

Le Temps
1209 Genève
022 575 80 50
<https://www.letemps.ch/>

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 35'127
Parution: 6x/semaine



Page: 33
Surface: 109'745 mm²



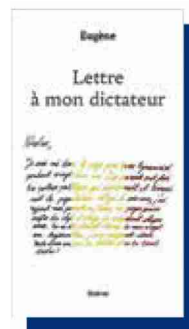
Éditions Slatkine
GENÈVE

Ordre: 844003
N° de thème: 844.003
Référence: 85919120
Coupure Page: 3/4

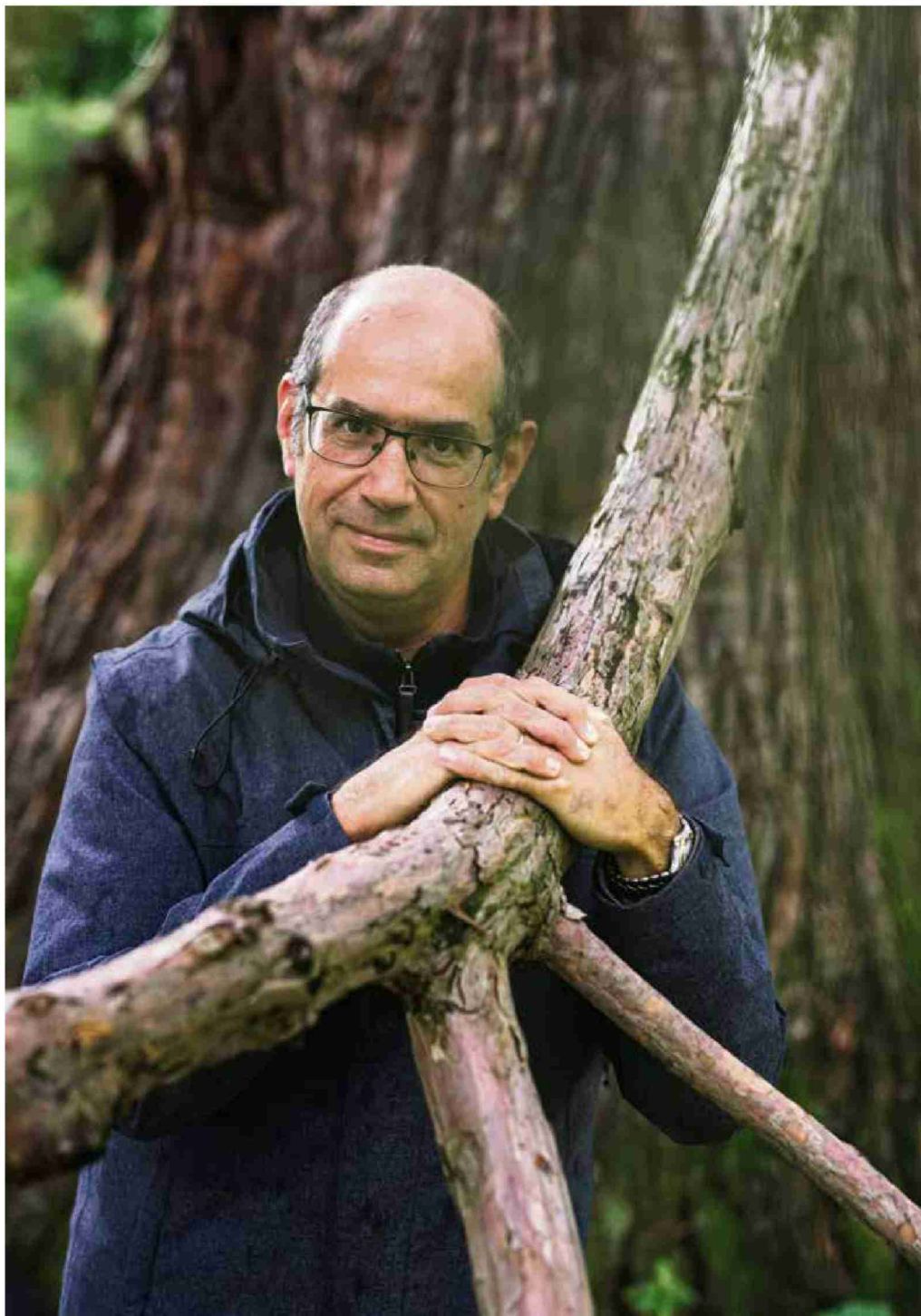
Si sa mère, décédée en décembre dernier, n'a pas pu voir le texte achevé, elle a répondu à de nombreuses questions. «Je lui ai demandé de me raconter comment je suis né et où nous vivions au début», explique Eugène. Il apprend que, dans la Roumanie plombée de la fin des années 1960, il n'était pas un enfant désiré. Mais Ceausescu, afin de disposer de plus de bras pour mener à bien ses projets délirants, avait proscrit l'avortement. D'une certaine manière, Eugène doit sa naissance à celui qu'il appelle «Nicolae»...

«Lorsque ma mère m'a avoué que je n'étais pas un enfant désiré, j'ai d'abord été très étonné et embarrassé. Je n'ai pas pu la prendre dans mes bras. Aujourd'hui, à travers ce livre, c'est ce que je fais. Je la prends dans mes bras pour la remercier.» ■

Eugène présentera son livre à la Ferme Asile, à Sion, jeudi 27 octobre à 20h; et dans le cadre du Prix des lecteurs de la ville de Lausanne, le 17 décembre à 11h, au Lausanne Palace (entrée libre, sur inscription).



Genre Récit
Auteur Eugène
Titre Lettre à mon dictateur
Editions Slatkine
Pages 188



Lorsque les parents d'Eugène ont quitté la Roumanie pour échapper à la redoutable police secrète de Ceausescu, ils ont dû laisser leurs deux fils derrière eux. Ce n'est que dix-huit mois plus tard que leurs enfants les rejoindront, à Lausanne. (Eddy Mottaz/Le Temps)

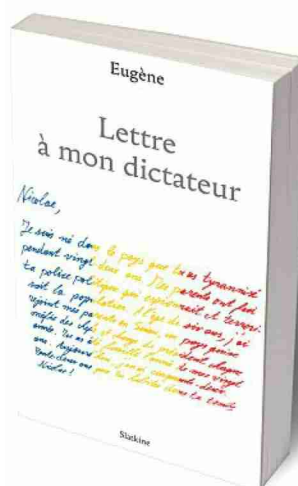


À un dictateur un jour tu diras merci

Un jour de juillet 1974, le père et la mère d'Eugène Meiltz, dit Eugène, arrivent à Lausanne. Les poches vides, ils fuient le tyran roumain Nicolae Ceausescu. Presque cinquante ans plus tard, l'écrivain, dramaturge et enseignant lausannois écrit à «Nicolae». C'est qu'il faut bien explorer ses racines, le lien au pays d'origine, rendre hommage à ses parents, «courageux migrants», se libérer des secrets de famille qui rôdent encore, les sources de ce besoin irréprensible d'exister en racontant des histoires. Voire, peut-être, faire le voyage jusqu'à Budapest, dans l'antre de l'ogre. «Lettre à mon dictateur» est un formidable roman autobiographique: drôle et émouvant, sage et ludique, il relit l'histoire récente à hauteur d'enfant, décrypte avec ironie le monde absurde et cruel créé par le dictateur mais

aussi la découverte étonnée des us et coutumes suisses par le jeune Eugène. Oscillant entre le rire et les larmes, la colère et le pardon, Eugène nous livre son roman le plus abouti.

«Lettre à mon dictateur», d'Eugène, Slatkine, 120 p. Sortie 23 août.





Quand Eugène règle ses comptes avec Nicolae Ceausescu

Par IVAN GARCIA

Dans une lettre adressée au dictateur roumain, l'auteur retrace sa relation avec cette ombre qui a plané sur son existence et son parcours de migrant. Un témoignage marquant, entre le texte théâtral et la lettre ouverte.

« **R**elativement tôt, je me suis rendu compte que mes souvenirs, mon enfance, toute ma vie d'avant, appartenaient au Jurassic Park communiste, disparu et enterré avec l'idée de la Yougoslavie», écrivait Velibor Čolić dans son récit *Jésus et Tito*. Natif de Bosnie-Herzégovine, à l'époque où celle-ci faisait partie de la Yougoslavie, Velibor Čolić a passé son enfance – comme le titre du récit l'indique – entouré des images de Tito, le dictateur communiste, et de Jésus, avant de désertir les rangs de l'armée bosniaque, en 1992, pour émigrer en France.

L'une des caractéristiques des régimes totalitaires consiste en l'instauration d'un culte de la personnalité autour du chef charismatique. Endoctrinement de la population, lectures de textes écrits par les dictateurs, affiches de propagande les représentant en surhommes... Les outils manipulateurs s'avèrent nombreux et efficaces pour conditionner les habitants d'un pays dirigé d'une main de fer. L'auteur de *Jésus et Tito*, à l'instar d'autres écrivains ayant vécu à peu de choses près dans les mêmes conditions, revient sur son passé pour raconter comment, d'une manière ou d'une autre, le dictateur yougoslave faisait partie intégrante de sa famille et de sa vie. Et ce, dès l'enfance.

Regard vers le passé

Dans la même veine d'un retour vers le passé, plus spécifiquement d'un échange avec une figure qui a

marqué son existence, l'écrivain vaudois d'origine roumaine Eugène – Eugène Meiltz de son nom complet – publie *Lettre à mon dictateur* aux Editions Slatkine. Après *La Vallée de la Jeunesse* (La Joie de Lire, 2007) et *Le mammoth et le virus* (Slatkine, 2020), l'auteur continue de nous ouvrir les portes de sa vie en adressant une lettre ouverte à «Nicolae». Un homme qui n'est autre que le dictateur roumain Nicolae Ceausescu, aussi surnommé «Le Danube de la pensée» ou le «Conducător».

Au moment d'écrire cette lettre, Eugène a 52 ans. Arrivé en Suisse à l'âge de six ans, venant rejoindre ses parents qui ont réussi à fuir le régime communiste roumain – épisode narré dans la lettre – l'auteur y a construit sa vie, ses expériences, ses amours, ses amitiés. Mais, malgré la distance temporelle et géographique, Eugène n'a cessé de dialoguer avec ce dictateur qu'il a fui ou d'être assimilé à la Roumanie. Un pays avec lequel il entretient des rapports ambigus, entre l'attachement et l'étrangeté, et qu'il visite à plusieurs reprises lors de différents moments de son existence.

L'ouvrage, qui prend la forme d'une lettre, est une longue adresse à ce «Nicolae» que l'auteur n'hésite pas à tutoyer, à interroger, à interpeller, à moquer et même à remercier. Sous l'apparence d'un monologue théâtral, cette *Lettre à mon dictateur* intègre d'autres formes littéraires: narration d'épisodes historiques, un télégramme, des dialogues, des lettres ouvertes, et même une courte pièce de théâtre, intitulée *Le procès*

LE REGARD LIBRE

Pour la culture et le débat d'idées

Auflage nicht bekannt

Le Regard Libre
2000 Neuchâtel

<https://leregardlibre.com/>

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Magazines spéc. et de loisir

Parution: mensuelle



Page: 42
Surface: 112'213 mm²



Éditions Slatkine
GENÈVE

Ordre: 844003
N° de thème: 844.003
Référence: 86239860
Coupage Page: 2/3

des époux Ceausescu. Tragicomédie en un acte.

Mais pour quelle raison écrire ce livre et, à plus forte raison, pourquoi maintenant? L'auteur débute son texte par une sorte de bilan (sur sa vie, son œuvre...). Un bilan cyclique que l'on trouve, exposé de manière plus détaillée, à la fin de l'ouvrage et qui vient compléter et clore le récit. Au début de celui-ci, Eugène revient sur les liens qui l'attachent à Nicolae et évoque une certaine «dette» qu'il a à l'égard du dictateur. Cette lettre est donc, pour l'auteur, un moyen de régler ses comptes avec le tyran roumain, mais aussi une manière pour l'écrivain de mettre par écrit son parcours en le liant à l'histoire. Et, en définitive, l'occasion pour Eugène de se dévoiler, tel un acteur de théâtre, face aux lecteurs.

«Je suis devenu quelqu'un que tu n'aurais sans doute pas apprécié. Mes histoires évoquent l'absurdité du monde. J'adore l'ironie et je considère l'autodérision comme salutaire. Bref, je mets un point d'honneur à ne rien avoir en commun avec toi. Pourtant, je te dois quelque chose. J'ai une dette. Dérangeante et irritante.»

Lettre ouverte et histoire

Lettre à mon dictateur se révèle un ouvrage hybride: à la fois correspondance intime entre l'auteur et un disparu, le dictateur Ceausescu, et dévoilement (et adresse) de cette correspondance à un public plus large (les lecteurs). En son sein, l'auteur retrace certains grands événements historiques de la Roumanie tels que la visite de Charles de Gaulle durant les événements de mai 68 en Roumanie, la révolution roumaine de 1989, l'affaire des charniers de Timisoara... On apprend, entre autres, qu'au cours de l'année 1989, Nicolae Ceausescu a reçu plusieurs lettres ouvertes émanant de politiciens, du poète Dan Desliu et d'autres encore critiquant le régime. La particularité de ces missives, outre d'être interdites et censurées dans un pays communiste, était qu'elles étaient lues sur Radio Free Europe (basée à Munich, en Allemagne de l'Ouest, à l'époque). Ce qui souligne la spécificité de ces écrits (et de l'ouvrage de l'auteur): des

lettres rédigées pour être lues... à voix haute. Comme pour clamer haut et fort ce qui est tu sous la dictature. *«Des vétérans de la politique, un poète, des anonymes: décidément, ma lettre à mon dictateur n'est pas la première. Ma démarche s'inscrit dans une espèce de tradition. Je m'incline devant le courage de mes prédécesseurs. Ils t'ont écrit de ton vivant et donc ont risqué leur peau.»*

Le rapport à la langue

L'une des thématiques marquantes de l'ouvrage s'avère le rapport à la langue. L'auteur, dont la langue première est le roumain, a appris le français devenu sa «seconde langue maternelle» et a francisé son prénom. Cette langue française, «la langue de Charles de Gaulle», se retrouve d'ailleurs dans la bouche du père, lors de son entretien avec le fonctionnaire de police pour obtenir le droit d'asile. Une langue dans laquelle l'auteur s'exprime et prend la plume.

«La France adore les étrangers qui parlent français», écrit Eugène dans sa lettre à propos de la couverture médiatique dont les événements de la révolution roumaine ont bénéficié de la part des chaînes françaises. Les Roumains, s'il faut le mentionner, sont un peuple francophile et ses rapports avec la France s'avèrent étroits. Que l'on se souvienne de Tristan Tzara, Eugène Ionesco, Emil Cioran ou encore Dumitru Tsepeneag – pour n'en citer que quelques-uns. Dans son rapport avec ses langues, l'auteur navigue entre deux fleuves identitaires: en Roumanie, sa maîtrise de la langue d'Eminescu le rend suspect aux yeux des autochtones; en Suisse, on le renvoie sans cesse à son «identité» roumaine – notamment les camarades de classe de son enfance qui amalgament Eugène et la dictature de Ceausescu. Ces deux langues, à la fois liens familiaux et sociaux, s'avèrent fondamentales dans le parcours de l'auteur et l'histoire de ses parents. Avec *Lettre à mon dictateur*, Eugène se met à nu et solde son histoire avec Nicolae Ceausescu. Un témoignage riche et poignant qui peut-être, comme *La Vallée de la Jeunesse*, pourrait être adapté pour

LE REGARD LIBRE

Pour la culture et le débat d'idées

Auflage nicht bekannt

Le Regard Libre
2000 Neuchâtel

<https://leregardlibre.com/>

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Magazines spéc. et de loisir

Parution: mensuelle



Page: 42
Surface: 112'213 mm²



Éditions Slatkine
GENÈVE

Ordre: 844003
N° de thème: 844.003

Référence: 86239860
Coupure Page: 3/3

la scène afin de continuer à suivre les précurseurs qui ont inspiré cet exercice. Libérer la parole pour régler son compte à la censure.

«[...] le 6 juillet de la même année [1978] le Département de l'intérieur du canton de Vaud a attesté mon acquisition de la nationalité suisse. Désormais, j'étais originaire de Lausanne. Dans la foulée, j'ai changé mon prénom. Avant j'étais "Eugen". C'était mon prénom roumain. Mais c'était également de cette façon que s'écrivait mon prénom en allemand. Ce qui m'embêtait. Je n'avais rien contre la langue allemande, mais je n'avais pas envie que l'on pense que j'étais né à Zurich, Stuttgart ou Bümplitz. Le français était ma seconde langue maternelle. Raison pour laquelle, je suis devenu officiellement "Eugène" avec un accent grave et un "e" final.» ■

Ecrire à l'auteur: ivan.garcia@leregardlibre.com

Eugène

Lettre à mon dictateur

Editions Slatkine

2022

190 pages

